

mériterait une diffusion plus large, si les notes étaient mises à jour dans le sens indiqué (p. 27, n. 7 ; 31, n. 12 ; 43, n. 32 ; 53, n. 50 ; 55, n. 53 ; 97, n. 168 ; 107, n. 186). Des travaux fort méritoires ont été publiés récemment sur les *Loci communes* du Ps.-Maxime le Confesseur. Or M. Coco s'en tient à l'édition de *PG* 91, col. 721-1017. P. 51, n. 46, il cite un certain Chariclès (« Caricle ») que je n'ai pu identifier, voir la belle édition de Sibylle Ihm (*Ps.-Maximus Confessor. Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums Loci communes*, Stuttgart, 2001). Par exemple, 100 = 7, 12./10 Ihm. Photios a ajouté, de son cru probablement, les mots : τσοούτους ἀδικεῖς, ὅσοις παρέχειν ἐδύνω. Par bonheur, pour tout le recueil, texte et traduction sont juxtaposés et bénéficient d'une annotation séparée, encore que l'on ne décèle pas toujours les motifs du partage. L'ouvrage est muni de quelques répertoires, insuffisants à mes yeux : index scripturaire et analytique (mots italiens). Un index des mots grecs eût rendu davantage de services. Jacques SCHAMP

Jochen SCHULTHEIB, *Generationenbeziehungen in den Confessiones des Augustinus. Theologie und literarische Form in der Spätantike*. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 317 p. (HERMES EINZELSCHRIFTEN, 104). ISBN 978-3-515-09721-5.

À la parution d'un nouveau livre sur les *Confessions* d'Augustin, après tant d'autres, certains reprendraient volontiers la constatation mélancolique de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » Schultheiß relève le défi, et il entend bien nous apporter, sinon du révolutionnaire, au moins du nouveau, une nouvelle approche, de nouvelles questions, de nouvelles façons d'y répondre. L'objet qu'il s'est proposé, ce sont les « relations intergénérationnelles » – *Generationenbeziehungen*. Il ne s'agit pas ici de sociologie, ni même proprement d'histoire. Les relations dont il est question ne concernent pas des groupes, mais des personnes. Comment Augustin présente-t-il dans ses *Confessions* ses relations avec ses parents ? Quelles leçons veut-il en tirer pour ses lecteurs ? – voilà les questions initiales de cette étude. Ses parents, avons-nous dit, et déjà sur ce point Schultheiß entend se distinguer du gros de la troupe des interprètes. Ceux-ci portent toute leur attention sur Monique, tandis que Patrice, le père, apparaît chez eux comme un comparse peu doué et peu sympathique, comme un petit bourgeois tout juste propre à faire valoir par son étroitesse d'esprit les qualités de cœur de son épouse. Pour Schultheiß, au contraire, ce père a une réelle importance parce qu'il incarne, aux yeux d'Augustin, l'attitude du commun des hommes, fasciné par le terrestre jusqu'à l'oubli du créateur. Il reste que les pages que Schultheiß consacre à Patrice sont peu de chose à côté de l'omniprésence de Monique. Et l'auteur ne fait ainsi que reprendre à son compte l'attitude d'Augustin lui-même, qui s'applique à marquer son manque de reconnaissance à ce père qui avait fait bien des sacrifices pour assurer à son fils une éducation soignée et un avenir brillant. Monique et Augustin, cette relation entre la mère et le fils tant de fois scrutée par les historiens, voilà ce qui est au cœur du présent ouvrage. Mais Schultheiß procède ici à l'inverse de ce qu'ont fait les historiographes classiques. Ce que ceux-ci ont inlassablement étudié, c'est l'influence de Monique sur Augustin. On en a fait l'histoire ; on en a décrypté les soubassements psychologiques ou psychanalytiques. Schultheiß renverse la perspective. Il ne se demande pas ce que Monique a

contribué à faire d'Augustin, mais ce qu'Augustin a fait de Monique. L'objet de son étude, c'est la création progressive d'une figure de Monique par l'art littéraire d'Augustin. Il ne s'agit évidemment pas d'une création *ex nihilo*. Monique reste une personnalité réelle, historique, mais la façon dont Augustin la met en scène et l'interprète est entièrement subordonnée à la finalité protreptique des *Confessions*. C'est ce que montre Schultheiß, qui opère ainsi, comme il le souligne lui-même, dans une région intermédiaire entre la création littéraire et les références aux événements. Monique devient alors une médiatrice, un personnage qui peut devenir familier aux lecteurs, qui les rassure, et qui permet à Augustin de leur inculquer une foi pure et une conduite conforme à l'Évangile. – Après une brève introduction, Schultheiß s'applique à situer son ouvrage dans le contexte de la recherche actuelle (chapitre II). Il insiste sur l'intertextualité, les techniques de la « narratologie », le rôle fondamental de la métaphore dans la réflexion théologique de l'Église ancienne. Il reprend à son compte l'idée de « protreptique chrétien », proposée par Erich Feldmann pour caractériser les *Confessions* (p. 26-29). En revanche, il montre combien les interprétations psychanalytiques d'un Eric Robertson Dodds (p. 49) ou d'un Kurt Flasch (cf. p. 139) reposent sur une méconnaissance du texte. L'auteur parcourt ensuite les différentes étapes de cette histoire d'une âme : la petite enfance et les premières années ; les bouillonnements de l'adolescence et l'entrée dans une carrière répondant aux souhaits des parents ; la correction progressive d'Augustin, accompagnée par les prières et les larmes de Monique ; la conversion, entraînant une nouvelle forme de relations, interpersonnelles où sont abolies les barrières qui séparent les générations : la fraternité de tous les enfants de Dieu. C'est enfin l'accomplissement, qui fait l'objet du livre IX, avec une biographie de Monique, où Schultheiß voit une *laudatio funebris*, avec l'extase d'Ostie réunissant la mère et le fils, ce qui la distingue essentiellement des extases néoplatoniciennes (p. 259-261), avec enfin les funérailles de Monique, où le souvenir des larmes versées durant sa vie par sa mère inspirent à Augustin l'idée d'un deuil chrétien qui échappe à l'*apatheia* stoïcienne (p. 266-268 ; mais il est excessif de parler, comme le fait ici Schultheiß, à la suite de Johannes Brachtendorf, de « réhabilitation des affects » : Augustin est ici parfaitement dans la ligne du *De excessu fratris* d'Ambroise). – Ce qui unit toutes les étapes de ce devenir, c'est la présence active de Monique, la mère par définition, celle qui transmet la vie et veille sur sa croissance. Mais, pour Augustin, la vie dans sa réalité concrète, matérielle, renvoie à une vie plus réelle, une vie transcendante, celle que l'homme doit trouver dans l'union avec Dieu à laquelle il aspire, sans toujours le savoir. Parler de Monique c'est, quelques années avant l'affrontement avec Pélagé, parler de la grâce. On voit que, dans les *Confessions*, les événements évoqués, les circonstances et les acteurs renvoient à des réalités dont ils ne sont, au fond, que des reflets ou des images. Du point de vue littéraire, qui est celui de Schultheiß, c'est le domaine de la métaphore : l'union de la narration et de la métaphore caractérise à ses yeux les *Confessions*. Mais chacune de ces métaphores ne saurait être traitée isolément. Ce qui compte, ce sont les groupes qu'elles forment, les événements qui les font naître et les textes d'Écriture auxquels elles renvoient. Que l'on prenne, par exemple, la métaphore de l'eau qui revient souvent dans les *Confessions*. Schultheiß est amené à l'évoquer à plusieurs reprises et lui consacre quelques pages denses et complexes (p. 178-180). L'eau apparaît ici sous de multiples formes : la mer que traverse Augustin pour gagner l'Italie et ses promesses trom-

peuses, mais aussi les larmes de deuil que répand Monique devant la mort spirituelle de son fils. Ainsi l'eau peut tantôt évoquer la navigation vers le superficiel et l'oubli de soi, tantôt traduire l'émergence de ce qu'il y a de plus profond et de plus secret dans l'être humain. Et l'intertextualité ne doit pas être négligée. Schultheiß rappelle que pour le néoplatonisme l'eau symbolise la matière où l'âme se trouve plongée. Plus décisifs sont les parallèles bibliques et néotestamentaires. C'est, par exemple, la piscine de Bethesda, qui est périodiquement agitée par un ange (Io 5, 2-9), ce qui signifie, précise Schultheiß, le trouble des Juifs devant l'apparition et la passion du Seigneur (pour ce dernier exemple, une référence serait la bienvenue). – Certaines de ces images jouent un rôle déterminant dans l'architecture des *Confessions*. Ainsi la *regula* vue en rêve par Monique. Elle se tient seule sur cette *regula* et pleure l'absence de son fils. Alors apparaît un personnage qui lui assure que ce fils se tiendra un jour avec elle sur cette même *regula* (conf. III, 11, 19). Le rêve est évoqué à nouveau lorsque, après la scène du jardin de Milan, Augustin vient annoncer sa conversion à sa mère. Il commente l'épisode, en s'adressant à Dieu : « j'étais debout sur la règle de la foi comme tu le lui avais révélé tant d'années auparavant » (conf. VIII, 12, 30). Ce rappel consacre l'unité de l'ensemble des événements qui forment le cœur du récit, du livre III au livre VIII (p. 191). – Mais cette unité se trouve elle-même intégrée à un ensemble plus vaste, qui donne son sens ultime au devenir spirituel d'Augustin. Dès le livre premier, une figure néotestamentaire intervient, celle du « fils prodigue » ou, plus exactement, du « fils perdu » (conf. I, 18-28 ; Lc 15, 12-32). C'est l'histoire d'un retour, le retour d'un fils qui abandonne la demeure paternelle, et qui, après avoir dilapidé sa part d'héritage dans les dissipations de la chair et du monde, se voit réduit à se nourrir des glands jetés aux porcs. Alors sonne pour lui l'heure du retour, d'un long retour, d'un pèlerinage au terme duquel son père lui ouvre les bras. Cette *peregrinatio*, ce retour qui va devenir la figure majeure des *Confessions* est associé dès sa première évocation à l'idée d'une parenté métaphysique, plus réelle que la parenté charnelle (p. 118). Schultheiß montre comment le thème réapparaît tout au long des livres I-IX des *Confessions* et comment la substitution pressentie dès le départ se réalise à la fin du livre IX (c'est-à-dire au terme de la partie autobiographique des *Confessions*), lorsque Monique a rejoint son époux dans la tombe. Ce qui compte désormais pour Augustin et ses compagnons, c'est la fraternité qu'ils forment désormais « en toi notre Père et en l'Église catholique notre Mère » (p. 271-272 ; conf. IX, 13, 37). – En associant la théorie du récit, récemment recréée, avec une analyse précise des métaphores et des figures, étroitement liées à la démarche théologique d'Augustin, Schultheiß a bien montré comment une œuvre majeure comme les *Confessions* pouvaient bénéficier d'un nouvel éclairage et de nouvelles techniques d'interprétation, dans une synthèse à la fois novatrice et prudente. – Des notes abondantes et très documentées permettent au lecteur de replacer les analyses qui lui sont proposées dans le cadre des recherches récentes. On y trouve aussi la traduction allemande des textes latins abondamment cités dans le cours de l'exposé. Cette précaution sera sans doute utile à bien des lecteurs. Nous avons donc, dans les notes, une traduction partielle des *Confessions* d'Augustin. Schultheiß (p. 17) déclare s'être inspiré de celle qu'ont publiée en 2003 Kurt Flasch et Burkhardt Mojsich. Le résultat n'est pas entièrement convaincant. Ainsi la traduction d'un passage très significatif du livre II (3,6) semble avoir été faite beaucoup trop vite. Le

jeune Augustin qui avait quitté sa famille pour étudier les lettres et la rhétorique dans la ville de Madaure, fut rappelé auprès de ses parents, pour des raisons financières. C'est alors que son père, aux bains, s'aperçut que la pilosité de son fils devenait celle d'un adulte. Le moment où il pouvait espérer avoir des petits enfants semblait donc s'approcher. Augustin évoque l'épisode avec une délicatesse un peu précieuse : *ubi me ille pater uidit pubescentem et inquieta indutum adulescentia*. Patrice a donc vu que son fils devenait pubère et se trouvait déjà « revêtu d'une inquiète adolescence ». Dans la traduction qui nous est ici proposée (p. 134 n. 38), la poétique métonymie de l'adolescence-vêtement disparaît au profit des *Regungen der Jugend*, des « mouvements de la jeunesse ». Quels mouvements ? L'érection, comme nous le lisons dans l'analyse du texte par Schultheiß ? Mais Augustin ne dit rien de tel, et l'inexactitude de la traduction fait malencontreusement disparaître le thème de l'inquiétude, si important dans les *Confessions*. Deux index terminent le volume. On trouve dans le premier les noms de personnes ou de notions et les termes latins, et, dans le second, les passages cités, y compris ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Hervé SAVON

Rubén FLORIO, *Transformaciones del héroe y el viaje heroico en el Peristephanon de Prudencio*. Bahia Blanca, Editorial de la Universidad nacional del Sur, 2011. 1 vol. 18 x 24 cm, 267 p. ISBN 978-987-1620-56-2.

C'est une seconde édition, avec quelques corrections et quelques additions, d'un ouvrage de Rubén Florio paru d'abord en 2001. L'auteur y étudie cette réincarnation du héros antique qu'est le martyr chrétien. Il s'intéresse tout particulièrement au thème du voyage héroïque et à son profond renouvellement dans le *Peristephanon* de Prudence.

Hervé SAVON

Frank SCHEPPERS, *The Colon Hypothesis. Word Order, Discourse Segmentation and Discourse Coherence in Ancient Greek*. Bruxelles, VUB Press, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, XVIII-484 p. ISBN 978-90-5487-944-2.

Dans cet ouvrage, qui, outre une préface généreuse explicitant la démarche appliquée (IX-XVII), comprend l'introduction, trois parties, la conclusion, plusieurs index et la bibliographie, l'auteur se propose de réexaminer, après bien d'autres linguistes, le problème de ce qu'il est convenu d'appeler « l'ordre des mots » en grec ancien. L'introduction (p. 3-50), soulignant que la « loi de Wackernagel », selon laquelle les enclitiques ont tendance à occuper la seconde position dans la phrase, comporte de nombreuses exceptions, débouche sur une notion dégagée par É. Fraenkel, celle de *colon*. Ce terme grec de rhétorique, explicité ultérieurement, amène à postuler des « unités d'intonation ». Les trois parties du livre développent ce schéma d'ensemble. La première partie (p. 51-174) traite de l'ordre des mots à partir d'un corpus comprenant les textes judiciaires de Lysias et quatre dialogues de Platon, qui relèvent d'un même style proche de l'oralité. Les difficultés ne sont pas esquivées, comme la polyptose, qui consiste à utiliser dans une phrase plusieurs formes d'un même mot et